NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 N° 10 1948

L'homme de la Rédemption

Eugène ROCHE (s.j.)

p. 1023 - 1036

https://www.nrt.be/es/articulos/l-homme-de-la-redemption-2773

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'HOMME DE LA REDEMPTION

La spiritualité actuelle est une spiritualité d'Incarnation. Devant un monde démesurément accru, et que l'âme, — l'âme chrétienne spécialement, — n'a pas encore pénétré, force est bien de travailler à le rendre religieux, à l'imprégner de christianisme.

Tout l'effort de l'Action Catholique fut de « rendre chrétien » ce qui ne l'était pas : société civile, profession, rapports d'affaires. Le grand moyen d'apostolat est de vivre chrétien, là où Dieu nous place. L'usine deviendra chrétienne, grâce à ceux qui y travaillent ; de même la campagne, le bureau, l'école. Les artisans de la transformation seront les laïcs : ouvriers, agriculteurs, commerçants, étudiants.

Les laïcs, chez qui l'habitude s'était introduite de se laisser mener par le clergé, prennent leurs responsabilités dans leur domaine. Ce domaine s'avère immense, car il est celui de toute la vie (1). Libre de toute interdiction hormis le péché, le laïc peut s'engager sur toutes les pistes du monde, insérer le christianisme en toutes rencontres. Il se trouve placé à l'avant-garde de l'effort de christianisation. Qui n'a vibré à entendre ou à lire le récit du courage ou de la générosité déployés par les jeunes dans leur école ou leur atelier ? La grande affaire étant d'avoir un rayon d'action aussi vaste que possible, la place du laïc mêlé à ses semblables, et dans toutes les situations, apparaît vraiment favorisée.

En fait l'intérêt principal, en France, s'est porté, qu'on le veuille ou non, sur les laïcs, pour le plus grand bien de ceux-ci, de l'Eglise et de l'Humanité. Leurs conditions de vie conjugale, familiale, professionnelle, longtemps considérées avec une estime moindre dans la société chrétienne, se sont vues rapidement enveloppées d'un éclat spirituel, jamais égalé semble-t-il. Quand on traite du mariage, on ne le présente plus comme un remède à la concupiscence : il redevient l'image de l'union du Christ avec l'Eglise, tel que saint Paul le déclare aux Ephésiens (2). Une littérature récente et déjà riche en exalte la religieuse splendeur. Certaines professions ne sont plus considérées comme devant écarter de la communion fréquente. On étonnerait beaucoup, en rappelant qu'au XVII[e] siècle les commerçants étaient invités à s'approcher rarement de l'Eucharistie. La politique elle-même, longtemps boudée et dédaignée par nombre de ca-

---

(1) « Tout le christianisme dans toute la vie » a été l'un des slogans les plus répandus dans l'A.C.J.F. ; l'une des expressions les plus éclairantes de l'état d'esprit du militant spécialisé.

(2) *Eph.*, V, 23 et suiv.

tholiques, s'est vue, ces derniers temps, envahie par des hommes et des femmes, dont les idées et les vues s'inspirent ouvertement du christianisme.

Le monde, dit profane, est devenu le terrain à christianiser, celui vers lequel se concentrent les efforts. Une spiritualité en découle, où le laïc obtient, sinon la place d'honneur, du moins la place essentielle, car il est l'agent par excellence de la christianisation du profane.

* * *

Mais quel handicap pour le clergé (3) ! Par son genre de vie, ses occupations, le droit de l'Eglise, il reste éloigné de l'effort christianisateur dans le milieu de travail. Il n'a pas de foyer, et, à moins d'exception, il n'exerce aucune profession, aucune charge politique. Il est « séparé » de ses concitoyens, en dehors du brassage général auquel il assiste, qu'il s'efforce de suivre et d'éclairer, mais auquel il n'est pas mêlé. Il reste sur la rive, pendant que les joutes se disputent sur l'eau.

A lui pendant longtemps semblaient réservés la vie spirituelle profonde et l'apostolat. Mais les laïcs militants ont tôt compris la nécessité de la vie intérieure pour l'action. Retraites, sessions spirituelles, centres de formation théologique, ascétique et mystique, ils ont, à leur tour, envahi ce domaine. Un nombre non négligeable de fiancés se prépare au mariage, comme les séminaristes au sacerdoce, par des journées d'exercices spirituels.

Prêtres et religieux, avec leur existence à part, les restrictions qu'ils s'imposent, les activités et les joies qu'ils s'interdisent, ne sont-ils pas en infériorité marquée vis-à-vis de ceux qui, ne s'étant refusés à rien, si ce n'est au mal, accueillent toutes les initiatives, toutes les aventures et toutes les luttes, prenant à bras le corps le monde tel qu'il est ? Quelle piètre portion reste-t-il au clergé, en comparaison du chantier illimité qui s'ouvre au laïc ?

Aussi voit-on les ordres contemplatifs ne plus rencontrer, en de larges couches chrétiennes, l'estime qui s'attachait autrefois à des existences vouées à la prière et à l'abnégation. Au moment où le monde est à convertir, que diable font-ils derrière leurs grilles ? Est-ce l'appel du Christ qu'ils ont entendu ou celui de leur tranquillité ? Paresse ou incompréhension ? En tout cas, attitude illusoire (4).

Contre le clergé diocésain et les réguliers apostoliques, la condamnation est moins catégorique. Ceux-ci rencontrent le monde, ont des

(3) Sous le vocable général de « clergé », tout en ayant spécialement en vue le clergé diocésain, on entend aussi tous ceux dont la vie, selon la formule ecclésiastique, est consacrée à Dieu.

(4) Ces réflexions peu flatteuses, que des laïcs fermés aux valeurs de sacrifice font sur les contemplatifs, on est étonné de voir certains membres du clergé les reprendre contre les religieux.

contacts avec lui. Ils ne sont pas par conséquent tout à fait « en dehors ». Mais ils paraissent en moins bonne posture que les laïcs.

Cette situation s'aggrave encore de par le rôle que le prêtre tient dans la communauté chrétienne. Il en est le chef ou l'animateur. Chef, on lui demande de donner des directives ou des ordres qui servent le bien commun. Animateur, il aura besoin d'une connaissance encore plus précise des siens, afin de comprendre leur mentalité, leurs particularités, leurs susceptibilités, les sentiments auxquels faire appel pour les lancer en avant, leur rendre confiance. Il est des maladresses qu'on ne lui pardonnera pas. « Ce n'est pas saint Joseph qui réclamait une hausse des salaires », déclarait à une paroisse ouvrière un missionnaire qui prêchait le panégyrique du saint. L'effet fut immédiat ; et la mission, qui avait réuni un groupe important de mineurs, s'acheva devant des chaises. Un milieu ouvrier veut un prêtre qui soit au courant de ses conditions d'existence, de ses réactions, de son langage.

Le prêtre n'est pas tenu d'assumer lui-même toutes les situations en lesquelles se débattent les laïcs ; et ceux-ci ne le lui demandent pas. Mais son devoir est de connaître ceux dont il a charge. « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent ». C'est là charité indispensable. Cette charité lui devient difficile, quand il ne partage pas l'existence de ses ouailles.

En outre, c'est le prêtre qui porte les jugements de valeur sur les actes, les attitudes dans les différents domaines de l'activité humaine : mariage, profession, politique même. Or ces jugements ne consistent pas simplement dans l'énoncé des principes chrétiens. Sans supprimer la liberté du laïc, à qui incombe toujours le choix définitif à prononcer, et la décision dernière à prendre, le prêtre a souvent à montrer comment s'appliquent les principes ou, mieux encore, à éclairer ceux qui le consultent, sur leur état personnel et suivant quelle orientation ils agiront en chrétiens.

Comment, dans le cadre de sa vie sacerdotale et de tous ses renoncements, arrivera-t-il à se rendre compte de ce qu'il faut à des hommes dont il ne partage pas effectivement les conditions d'existence ?

Si bien qu'on peut se demander si, pour remplir pleinement sa mission, le prêtre ne devrait pas mener intégralement la vie des laïcs, se refuser à tout ce qui l'en éloigne.

* * *

Ces idées plus senties qu'exprimées soulèvent, il faut l'avouer, un certain malaise dans le clergé. Et le malaise vient, du moins chez l'ensemble, non de l'effort que demande la condition sacerdotale, mais de la diminution qu'elle semble infliger à l'efficacité de l'action. Des laïcs chrétiens pensent de même.

Des rumeurs grossies ou déformées ont pu circuler : Pourquoi les

prêtres ne se marieraient-ils pas ? Le prêtre qui mènerait la vie conjugale et familiale serait autrement apte que le célibataire à donner des conseils aux personnes mariées ; et l'exemple de son foyer rayonnerait une puissance unique de persuasion. Quelle facilité en même temps pour atteindre d'autres foyers, recevoir chez soi, non dans l'austérité d'un bureau ou d'un parloir, mais dans l'intimité familiale d'un repas ? Pourquoi ne tenterait-on pas pour le mariage l'expérience réalisée pour la vie ouvrière et rurale ?

Récemment des prêtres sont devenus plâtriers, terrassiers, mécanos, valets de fermes. Ils vivent exactement comme leurs camarades de travail, et ne rentrent pas le soir coucher à la cure ou dans leur maison religieuse. Je sais que le « prêtre ouvrier » a soulevé des polémiques dans l'Action catholique. Cette intrusion du clergé dans les métiers des laïcs va contre l'orthodoxie primitive de la spécialisation. Le militant catholique voulait le prêtre aumônier ; il se réservait quant à lui, le monopole de l'apostolat dans son milieu. Or, parmi les prêtres ouvriers, la proportion d'aumôniers jocistes est notable. Ils ne sont donc pas des prêtres ignorant les mouvements spécialisés et les formes les plus modernes d'apostolat. C'est, après les avoir employées, qu'ils ont décidé de se faire eux-mêmes travailleurs comme les laïcs.

Que devient alors l'état sacerdotal avec ses prescriptions multiples si, parmi les plus fervents de ses membres, un nombre, qui n'est pas à négliger se précipite dans les rangs laïcs ?

Les laïcs seraient-ils à cette heure les privilégiés du royaume, ses plus authentiques apôtres, alors que le clergé devrait s'essayer de loin à les imiter et, dans toute la mesure compatible avec ses obligations sacerdotales, les suivre ?

* * *

Nous ne comparons pas ici les personnes ni la carrière plus ou moins dépouillée fournie réellement par chacune d'elles. Nous ne disons pas davantage que l'existence du prêtre comporte effectivement une part de sacrifices plus considérable que celle du laïc. Le père de famille qui voit mourir son enfant, l'époux trompé connaissent une souffrance que le prêtre n'expérimentera pas. Clergé et laïcs ont, dans leur existence personnelle, à vivre le Christianisme intégralement, l'Incarnation aussi bien que la Rédemption. Nous comparons les états de vie et l'orientation générale qu'ils impriment aux personnes à l'intérieur du christianisme.

Il nous semble que l'état de vie laïque se situe dans l'axe de l'Incarnation, le Christ se faisant chez le laïc époux, ouvrier, agriculteur, tandis que l'état de vie sacerdotal se place dans l'axe de la Rédemption : renoncement aux jouissances terrestres, afin de vivre en ressuscité : **« Si vous êtes ressuscité avec le Christ, cherchez les choses**

d'en haut ; appliquez-vous y, non à celles de la terre. Vous êtes morts, et votre vie se trouve cachée en Dieu avec le Christ » (5). Ce texte, qui invite à une disposition générale intérieure, devient pour le prêtre d'une exécution quasi littérale. La vie sacerdotale transpose en actes définis ce qui, chez les chrétiens, vaut surtout d'une attitude ; l'accomplissement habituel de ces actes par certains hommes rappelle à tous l'attitude de détachement.

La mission sociale du clergé et celle des laïcs dans l'Eglise sont différentes. Aux laïcs de faire pénétrer dans les relations humaines le Christ qu'ils portent en eux. Au clergé de rappeler notre destinée supra-terrestre qui ne s'obtient que par la Rédemption. Le prêtre, comme le religieux, est l'homme de la Rédemption.

Homme de la Rédemption, son rôle ne sera pas aisé. Notre époque qui se caractérise religieusement par le sens de l'Incarnation, c'est-à-dire d'un effort pour faire passer Dieu dans le monde, est moins portée à reconnaître l'Absolu qu'est Dieu par le renoncement au monde. Non que l'Incarnation et la Rédemption s'opposent : ce sont les deux phases d'un même rythme. L'une nous presse d'être chair, d'être monde ; l'autre de renoncer à n'être que chair, à n'être que monde. La phase de l'Incarnation nous entraîne vers le monde en tant que divinisable ; la phase de la Rédemption détourne du monde pour ne pas en faire une divinité et le ramener à Dieu.

Nos contemporains, happés dans le mouvement d'Incarnation, sont prêts à exalter l'humanisme, le déploiement et l'épanouissement de l'homme. Ils se montrent moins attentifs aux valeurs qui découlent de la Rédemption : croix, vie nouvelle dans le Christ ressuscité. Ils approuvent le renoncement qui permet d'arriver au but fixé, non celui qui refuse une satisfaction légitime. Et les hommes marqués du signe de la Croix, dont la mission est de rappeler la Rédemption, participent de cette désaffection. Leur vie risque d'être moins appréciée aux yeux de leurs frères. D'autant que, si on estime celui qui sait supporter un grand sacrifice, on ne comprend pas celui qui, pouvant l'éviter, l'accepte.

* * *

Le prêtre est l'homme de la Rédemption. Il l'est avec le double aspect de la Rédemption : crucifiement et glorification. La Croix est symbole de mort et de résurrection. L'état sacerdotal est un dépouillement en même temps qu'une anticipation de la gloire. Et cette anticipation de la gloire se réalise dans le dépouillement lui-même.

Le caractère d'homme de la Rédemption se marque d'abord par la séparation (6) du prêtre. Il est un homme « sépa-

(5) *Col.*, III, 1.

(6) Je ne prétends pas que toutes les séparations qui existent entre le prêtre et le laïc sont à respecter. Certaines sont pour le moins superflues et gagneraient à disparaître ; celles par exemple qui sont le résidu d'un céré-

ré » (7), par son genre de vie et par le rôle qu'il remplit dans la société.

Son vœu de chasteté le met à part du reste de l'humanité. Le pôle d'attraction de ses frères, la joie de leur vie, il y renonce. Qui pense à la place que l'amour tient dans notre littérature peut juger de l'ampleur du renoncement. Ce ne sont pas seulement certaines actions ou sensations que le prêtre écarte. C'est toute une transformation dans l'intime de son être qui ne s'opèrera pas. Tout ce qui prépare, maintient, suit l'enivrement du corps et de l'esprit : toute la gamme des parfums, toilettes, douceurs et excitants, il leur donne congé. Les effets en découlent. Le prêtre sera rarement un grand artiste.

Si bien qu'à la plupart des hommes, la vie du prêtre apparaîtra triste. A moins que ces mêmes hommes, ignorant le christianisme et les « folies » que la croix suscite, supposent simplement hypocrisie et charlatanisme dans une existence dépourvue des jouissances charnelles, ou encore n'attribuent ce détachement à l'égoïsme, et au désir de ne s'occuper que de soi.

Il y aura de l'étonnement à voir des hommes qui pratiquent ces renoncements, joyeux, aimant leur voie avec ferveur, et ne désirant pas modifier le choix qu'ils se sont fixé.

L'amour est susceptible de sublimation. Il peut s'épanouir, et s'épanouir plus grandiose, en dehors de l'amour physique. Jeanne d'Arc qui aima son pays, Monsieur Vincent qui aima les pauvres, pour ne parler que des plus connus, ne donnent pas l'impression d'avoir atrophié leur puissance d'aimer. Il n'en reste pas moins que la voie des jouissances conjugales est interdite au prêtre. Sa vie, certes, n'est pas triste ; elle possède même un stimulant que les plus cruelles déceptions humaines n'entament pas ; il n'en reste pas moins qu'un certain enchantement terrestre lui demeurera fermé.

Ces renoncements s'imposent-ils au prêtre par la nécessité de son ministère ? Napoléon voulait interdire le mariage aux professeurs, afin qu'ils soient tout entiers à leur tâche. Est-ce une raison analogue qui empêche le prêtre de se marier ? Sans doute l'attachement à un foyer rendrait le prêtre moins disponible à toute heure du jour et de la nuit. Une partie de son temps appartiendrait à sa famille. Mais si une disponibilité plus grande résulte des renoncements du prêtre, elle n'en est pas le but. Ce n'est pas d'abord pour être disponible que le prêtre ne se marie pas. Les officiers et la plupart des fonctionnaires peuvent être envoyés en n'importe quel point du territoire, sans que, pour autant, ils s'en trouvent empêchés par leur mariage ; des médecins sont constamment dérangés par les malades, et se montrent d'un dévouement inaltérable, sans pour cela se refuser un foyer.

Si le prêtre s'impose des renoncements, ceux-ci ne semblent pas

monial anachronique, et qui tendent à faire du clergé un bloc erratique dans notre civilisation. (7) *Rom.*, I, 1.

découler de la nécessité de la tâche. A notre siècle d'efficience, les renoncements du prêtre ne lui sont pas imposés pour un meilleur rendement. Il n'y a pas proportion entre le sacrifice et la disponibilité qui en résulte. Les renoncements du prêtre partent d'une autre inspiration ; ils aboutissent à un autre terme. Ils se présentent gratuits, inutiles.

Leur premier but semble de faire sonner à travers les âges le détachement nécessaire à l'adoration de Dieu. La première parole adressée par Dieu à un mortel dans les récits de l'histoire d'Israël dans la Bible, le premier mot que Dieu dit à Abraham est : « Quitte ». « Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père » (8). Le premier ordre de Dieu, la première condition pour que le plan du salut se réalise, la voilà. C'est une épreuve, non seulement pour notre euphorie, mais pour notre raison. Pour devenir un grand peuple, Abraham ne ferait-il pas mieux d'utiliser tout ce que sa situation de chef de clan met à son service, au milieu d'un pays où la civilisation est déjà avancée, plutôt que d'aller se perdre dans le désert ? Israël, au temps de Moïse, devra aussi quitter l'Egypte, où pourtant, il s'assied « devant des pots de viande, et où il mange du pain à satiété » (9).

Le Christ fera de ce détachement la condition fondamentale de sa religion : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce » (10). De ce renoncement le prêtre fait profession. Il ne se contente pas de celui que son tempérament, sa carrière, son travail exigent. Il accepte celui qui s'offre comme un surcroît. Le renoncement que chaque chrétien vit occasionnellement dans les conjonctures de son existence, le prêtre le vit constamment comme un état. Le renoncement, fruit du hasard ou de la nécessité, le prêtre le vit par libre choix ; il rappelle par là la loi essentielle sans laquelle il est impossible de suivre le Seigneur.

Ici apparaît la signification surnaturelle du renoncement. A première vue, suivre le Christ, « venu pour que nous ayons la vie, et pour que nous l'ayons plus abondante » (11), s'inscrirait dans la ligne du développement naturel. Notre inclination foncière et notre raison seraient satisfaites : écarter le mal, et le champ reste libre à tout le reste. Mais le renoncement chrétien n'exige pas que le refus du mal. Ses applications sont autrement vastes. Il va jusqu'à refuser l'usage et la jouissance de droits inhérents à la personne humaine, imprescriptibles par aucune puissance, comme celui d'avoir un foyer et des enfants. Suivre le Christ revient à tout lui sacrifier. Ceux qui marchaient à la suite du Christ n'ont pas dû seulement s'abstenir de ce

(8) *Gen.*, XII, 1.
(9) *Ex.*, XVI, 3.
(10) Mt., XVI, 24.
(11) Jn, X, 10.

qui était mauvais ; ils ont dû éloigner ce qui, pour répondre à l'appel divin, constituait une entrave : « Si quelqu'un vient à ma suite, et n'écarte pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et sa vie même, il ne peut être mon disciple » (12).

Le prêtre témoigne que la vie chrétienne n'est pas seulement un accroissement de connaissances et de sentiments, mais un amour qui requiert le sacrifice de soi. Par son sacrifice, le prêtre rappelle que la vie apportée par le Christ est supra-terrestre, et qu'on n'y accède pas, en prolongeant la nature, mais en la dépassant. Le paradoxe de l'évangile est pleinement affirmé : « Celui qui aime sa vie la perdra ; celui qui hait sa vie en ce monde la garde pour la vie éternelle » (13).

* * *

Le renoncement n'est toutefois que la condition de la vie chrétienne ; il n'en est pas la fin. La Croix n'est pas seulement le symbole de la mort du Christ, elle est aussi celui de sa Résurrection. La Rédemption n'est pas seulement dépouillement ; elle est glorification.

Les renoncements, que la vie sacerdotale exige, ne sont pas l'état normal de l'homme, mais un effort d'anticipation de la gloire : « A la Résurrection, il n'y aura pas de mariage ; les hommes seront comme les anges de Dieu dans le ciel » (14). Cette communion dans le Christ, dégagée de liens temporels et caducs, le clergé l'exprime dans son vœu de chasteté. L'amour des autres requiert ici-bas des attaches physiques, familiales, sentimentales. La vie sacerdotale montre que la communion dans le Christ n'existe pas uniquement avec ceux qui nous sont proches par affinités. La vie familiale peut facilement se replier sur ses membres par opposition à tous ceux que la parenté n'unit pas. Le prêtre a pour famille tous ceux qui ont besoin de lui. Nul ne s'entend davantage appeler : père. Là où il se trouve, paroisse, mouvement, œuvre, il est l'homme de la communauté, et aussi le confident des personnes. Il témoigne par sa paternité ou sa fraternité spirituelles que les liens surnaturels entre chrétiens ne sont pas un vain mot.

Là encore, si tous les chrétiens sont unis par ces liens, le prêtre, dont l'existence n'a de sens que par son dévouement au service des chrétiens, et aussi au service de tous, en tant qu'enfants de Dieu, manifeste dans l'état sacerdotal la communauté chrétienne.

Homme de la communauté chrétienne, le prêtre en dégage la note spécifique. Nulle part, plus que dans l'état sacerdotal et religieux, n'apparaît le caractère de gratuité dans l'amour, qui est la marque propre de l'amour évangélique (15). Le prêtre donne gratuitement à

(12) Lc, XIV, 26.
(13) Jn, XII, 25.
(14) Mt., XXII, 30.
(15) Cfr Nygren, *Eros et Agapè*, Paris, Aubier, 1944, spéc. pp. 15 et sv., 232 et sv.

tous, non pour les retours qu'il espère : il s'est refusé femme et enfants. Par là il manifeste, dans son absence d'attachements particuliers, la charité même de Dieu, cette « agapè », en laquelle n'entre aucun désir de possession, mais qui veut être seulement diffusion de l'amour.

Le vœu de chasteté n'est pas simple refus des jouissances charnelles. Il est anticipation de la charité même de Dieu. Si, au vœu de chasteté, les religieux ajoutent celui de pauvreté et d'obéissance, c'est pour vivre d'avance, par la mise en commun de ce qu'ils possèdent, la communauté éternelle, où le bien de chacun est le bien de tous ; et, par leur soumission aux volontés de l'Eglise en ses représentants, ils attestent leur souci d'unir leur volonté à celle de Dieu, triomphe définitif de l'amour où les volontés de l'aimant et de l'aimé sont irrévocablement unies.

Que le renoncement du prêtre et du religieux ne soient pas simple absence, carence ou privation, l'expérience quotidienne l'étale au grand jour. Le prêtre est parmi les hommes les plus consultés. Et cela, non pas simplement dans les domaines, où il doit exceller par une connaissance ou une expérience personnelle, comme la doctrine ou la prière. On va vers lui pour s'éclairer en des situations qu'il ne vit pas lui-même. Il n'a pas l'expérience du mariage ; et cependant, c'est à lui que s'adressent fiancés et époux voulant élever leur vie conjugale à la plénitude de sa grandeur. Le prêtre donne au mariage son sens religieux et définitif.

Le prêtre n'expérimente pas les difficultés qui surgissent des différentes professions. Cependant on lui demandera d'être celui qui redit les principes chrétiens, évite les déviations morales, lance vers les directions où se réalise davantage la justice. Les groupements professionnels catholiques les plus chatouilleux sur leur indépendance voudront un aumônier. Or principes chrétiens, rectitude morale, orientation vers la justice ont souvent d'immédiates répercussions sur le plan industriel, commercial, financier.

Du fait de ses renoncements, le prêtre n'apparaît pas comme un diminué. Ce qu'il ne possède pas sur le plan de l'expérience humaine, il le gagne dans sa pénétration du royaume à venir. Il acquiert une certaine compréhension du monde surnaturel, où son renoncement le fait, pour ainsi dire, aborder.

Aussi attend-on du prêtre un écho du monde de l'au-delà. Si tous les chrétiens doivent le faire percevoir, parce que, ressuscités avec le Christ, ils doivent « chercher et goûter les choses d'en haut », si leur vie est par là même divine, consacrée à Dieu, le prêtre passe pour être par excellence l'homme consacré, celui qui témoigne du surnaturel. Bien des appellations religieuses qui, en droit et en fait, s'appliquent à tous les chrétiens, le langage courant les réserve au **prêtre. Il est regardé comme celui qui, par essence, en réalise par-**

faitement les conditions : le prêtre est « consacré ». Se destiner au sacerdoce, c'est « entendre l'appel de Dieu ». Entrer au séminaire se dira « suivre sa vocation ». Vocation, appel s'appliquent à tous les chrétiens. On est chrétien, parce que Dieu appelle à devenir son enfant. Dans le mariage aussi, on répond à sa vocation. Mais, quand on les prend absolument, ces termes s'appliquent au prêtre.

Consacré, rendu sacré, le prêtre, de par son état, ramène inlassablement aux valeurs essentielles du christianisme, ces valeurs que les soucis quotidiens d'hommes engagés dans le temporel risquent de laisser s'évanouir. Toujours aux prises avec les besoins de la vie immédiate, le chrétien risque de s'y enliser. Toujours porté à regarder l'incidence des événements sur sa situation, le laïc risque d'envisager les choses sous leur aspect temporel. Le prêtre essaie de les regarder sous leur aspect éternel. Le sens de Dieu souvent échappe au monde. L'amour gratuit du prochain trop souvent se transforme en sympathie pour les bons, et aversion pour les méchants ; ce qui revient généralement à dire amitié envers ceux qui nous sont agréables, éloignement de nos adversaires. La vie sacerdotale a pour tâche de nous rétablir inlassablement dans les véritables perspectives.

Parmi les valeurs essentielles du christianisme, il en est qui suscitent plus d'opposition ; ce sont celles qui gravitent autour de la Croix. Parce qu'elles paraissent s'opposer ([16]) parfois à notre vie même, la tentation est grande de les rejeter. Notre vouloir vivre et l'action de Dieu s'affrontent irréductiblement. La vie du prêtre est là pour montrer que l'action de Dieu peut bien sembler écraser l'homme, mais qu'en réalité, elle lui procure sur un autre plan bien plus qu'elle ne paraît lui enlever sur celui des apparences ([17]).

* * *

(16) Ce devoir de rappeler les vérités essentielles du christianisme, et spécialement les plus austères, donnera souvent au prêtre une figure d'opposant. On le regardera comme celui qui empêche les hommes de couler tranquillement leurs jours. Rappelant le caractère moral et religieux des actions humaines, il jette la perturbation en des matières que l'on préférerait, pour sa tranquillité personnelle, envelopper de silence et d'oubli.

Ceci n'a rien d'extraordinaire. Abraham, en quittant la ville d'Ur, s'oppose à la civilisation ambiante. Moïse, en retirant les Juifs d'Egypte, et en leur donnant des lois, s'est opposé maintes fois à leur inertie. Les Prophètes ont en général donné l'impression d'être « prophètes de malheur », parce que leurs paroles n'étaient pas toujours tendres pour les oreilles qui les écoutaient. Le Christ a été considéré par les Pharisiens et les Princes des Prêtres comme le grand opposant. Les martyrs étaient des opposants.

Il y a là un danger pour le prêtre : celui d'adopter une mentalité « anti ». On verra des prêtres prendre automatiquement parti contre tout ce qui se fait, depuis la mode féminine jusqu'au régime politique ; sans toujours que la morale et la religion y soient engagées. On peut nommer cela déformation professionnelle. Ce n'en est pas moins regrettable.

(17) Ainsi chargé des valeurs éternelles, le prêtre peut céder à la tentation de s'identifier personnellement avec le surnaturel. C'est son état qui le situe sur le plan de la Rédemption ; c'est la sainteté de sa vie personnelle qui en fait un véritable enfant de Dieu. De ce que son état rappelle le détachement

L'état sacerdotal, séparé dans son renoncement, anticipant ici-bas sur la vie céleste, manifeste le surnaturel avec une netteté et une pureté qui n'apparaissent pas avec autant de relief dans l'état laïc.

C'est surtout de l'inutilité du renoncement que cette netteté et cette pureté se dégagent. Mais l'inutilité apparente souligne la valeur supra-naturelle de la vie humaine. A ne considérer que le résultat utile d'un effort ou d'un renoncement, on en viendrait à ne reconnaître de valeur qu'à l'efficacité temporelle. L'inutilité du renoncement accepté rappelle le plan invisible surnaturel, sur lequel s'inscrit la valeur éternelle de nos actes passagers. Restant vains sur le plan temporel, les renoncements de la vie sacerdotale manifestent la transcendance de l'effort chrétien. Gertrude von Lefort le fait remarquer à propos de la vierge : « Le sens suprême et transcendant de la personne humaine ne resplendit qu'au prix de l'abstention complète de toute action efficace visible... Une existence qui paraît vaine est peut-être la seule où la valeur de la personne puisse être manifestée en son fond ; en tout autre cas on serait exposé à ne saisir que la valeur d'un résultat extérieur ; la virginité transpose la personnalité dans l'ordre religieux ; la vierge affirme en l'incarnant la valeur transcendante de la personne dans son rapport immédiat à Dieu seul » (18). Le renoncement du prêtre et du religieux transpose une vie humaine sur le plan surnaturel. C'est dans le renoncement même que l'anticipation de la gloire s'affirme. Le dépouillement fait éclater le surnaturel.

En outre — remarque capitale en notre siècle de technique —, l'inutilité apparente des renoncements du prêtre témoigne que Dieu n'est pas un élément du monde sur lequel nous avons barre, et que notre salut et le salut de l'univers ne dépendent pas de la puissance ou de la sagesse de nos efforts, mais qu'il est un don de la libéralité divine, notre rôle étant surtout de ne pas nous opposer à l'action du Seigneur : « Quand vous aurez fait tout ce qui est en votre pouvoir, dites : nous sommes des serviteurs inutiles » (19).

* * *

Nous avons l'habitude, surtout à notre époque, d'envisager le christianisme comme une plénitude. C'est parfaitement juste. Cette plénitude, nous l'attendons partout ; et si elle ne s'offre pas sensible à nos appréciations humaines, notre confiance risque d'en être ébranlée : nous nous demandons si nous ne nous sommes pas fourvoyés.

Nous attendons cette plénitude dans les démarches de notre raison. En prolongeant, grâce à la foi, l'effort de notre intelligence, cette même raison, pensons-nous, nous montrera à l'évidence l'excel-

évangélique et le royaume du Seigneur Jésus, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il y ait beaucoup avancé.

(18) *La Femme éternelle*, Paris, éd. du Cerf, 1946, pp. 36 et sv.

(19) Lc, XVII, 10.

lence et la valeur du christianisme. Et cette attente est décevante. La foi ne se présente pas toujours comme une raison supérieure plus développée et plus lumineuse. Elle ne fait pas nécessairement cesser toute obscurité ; elle la rend parfois plus dense à nos moyens d'investigation déroutés.

La foi ne nous donne pas nécessairement conscience d'avoir évacué toute ambiguïté et dépassé les paradoxes. Les paradoxes évangéliques restent et sont irréductibles aux systématisations les plus nouées et les plus cohérentes : « Qui veut sauver sa vie la perdra... (20). Si quelqu'un veut te prendre ta tunique, donne-lui aussi ton manteau... (21). Si vous ne devenez semblables à ces petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » (22).

Notre cœur peut exulter à certains moments. Mais ce n'est pas toujours au moment où il exulte, qu'il appartient davantage à Dieu. Ni sa générosité ni sa fidélité ne le mettront à l'abri du doute. Devenu captif, Jean-Baptiste, le témoin par excellence de l'entrée du Messie dans le monde, a besoin qu'une déclaration de celui auquel il a rendu témoignage, l'assure qu'il ne s'est pas fourvoyé. Il envoie deux de ses disciples demander à Jésus : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Dans la pénombre de la prison de Machéronte, l'obscurité de l'âme aussi descendait. Jeanne d'Arc avant de mourir proclama que ses voix ne l'avaient pas trompée. Cette déclaration s'adressait à ceux qui pouvaient l'entendre ; elle s'adressait peut-être encore plus à elle-même. Au vide de son cachot le vide de Dieu avait peut-être répondu. Dieu ne se manifeste pas nécessairement à nous par un ineffable envahissement. Les sacrifices, ces témoignages par excellence du surnaturel, ne s'offrent pas en une telle clarté qu'ils découvrent en même temps leur sens ou même leur rapport à la Croix.

Nous cherchons dans le christianisme la plénitude et l'achèvement de notre humanité, et nous avons raison. Mais le danger serait de croire que cette plénitude est à nos dimensions, qu'elle est en tout cas le prolongement et la dilatation de nous-mêmes. En ce cas, le christianisme entrerait dans nos vues et passerait par nos catégories comme un élément du monde, au lieu d'être Dieu se donnant. La vie chrétienne, en chacun de nous, n'est pas un déroulement calme et envahissant ou encore le bercement de l'océan dont le flux et le reflux marqueraient les avances et les reculs de notre génération.

Les Juifs ont mis longtemps à s'apercevoir que la plénitude temporelle — années nombreuses, richesses, — n'était pas indubitablement le signe de la complaisance divine. Il était certes plus apaisant de s'en persuader, comme le Psalmiste déclarant : « Qui a jamais vu

(20) Mc, VIII, 35.
(21) Mt., V, 40.
(22) Mt., XVIII, 3.

le juste dans l'abandon ou sa postérité en quête de pain ? » (23). C'est la même conviction qui animait les amis de Job : « Cherche dans ton souvenir : quel est l'innocent qui a péri ? En quel lieu du monde les justes ont-ils été exterminés ? » (24). Mais Job lui-même et Qohéleth avec lui démoliront ces certitudes trop rassurantes. Justes et pécheurs passent par la même voie ; ils ne peuvent toujours se reconnaître à leur cortège de fête ou de deuil. S'ils se départagent, c'est à d'autres signes.

Dieu vient à nous comme une plénitude, mais aussi comme l'insaisissable auquel nous nous heurtons. Les mystiques qui ont poussé le plus loin dans la connaissance expérimentale de Dieu nous disent qu'il se révèle aussi bien dans la pleine lumière que dans la nuit. Dans l'œuvre de saint Jean de la Croix, le docteur mystique, les nuits tiennent autant de place que le cantique spirituel et la vive flamme d'amour. Dieu est présent dans les unes comme dans les autres. Mais il se présente différemment, tantôt comme celui qui rassasie et enivre, tantôt comme celui qui s'oppose et qu'on n'atteint qu'en s'y heurtant. Le heurt nous meurtrit ; mais dans cette meurtrissure même, Dieu laisse sur nous son empreinte. La blessure est révélation. Le Christ s'est donné comme celui qui apportait « la vie, et une vie plus abondante » (25), mais aussi comme Celui qui exigeait qu'on renonçât même à sa vie.

Si Dieu vient à nous, en enrichissant notre être, l'état sacerdotal rappelle qu'il vient aussi en le dépouillant. Il annonce le choc terrible qu'est souvent la rencontre de Dieu, et cet abandon de toute satisfaction humaine qu'exigent de nous certaines heures.

* * *

Mouvement d'Incarnation, mouvement de Rédemption, tel est le rythme du christianisme. Les deux mouvements ne peuvent aller l'un sans l'autre. Ils s'entremêlent dans nos existences. L'état laïc et l'état sacerdotal transposent sur le plan social le drame intime qui se joue en chaque chrétien : pénétration du monde et détachement surnaturel.

Sans le souci de connaître le monde et de le pénétrer, le détachement deviendrait une évasion dépourvue d'amour. Le surnaturel resterait inopérant, faute d'insertion en l'homme. Le renoncement risquerait de n'être qu'une performance difficile pour la gloire de ceux qui la réussiraient. On le regardait un peu comme, à notre époque, on regarde les Stylites.

Sans détachement, le surnaturel « s'installerait » dans le monde et, dans cette installation même, perdrait tout pouvoir de transformation. Il ne serait plus levain, tant il passerait en institutions, cou-

(23) *Ps.*, XXXVI, 25.
(24) *Job*, IV, 7.
(25) *Jn*, X, 10.

tumes, réglementations. Quel ébranlement exercerait le souffle de l'Esprit sur des citadelles trop bien assises ?

Dans les deux cas, le christianisme se viderait de sa vigueur : la vie même de la grâce. Un ensemble de pratiques ascétiques, précieuses pour former la volonté et se suffisant à elles-mêmes, risquerait de remplacer le souci des autres, l'amour du prochain. Et sans amour du prochain, que devient l'amour de Dieu ([26]) ? Dans l'autre cas, la religion s'adapterait tellement au monde, qu'elle deviendrait un ordre social confortable ; et parmi l'entrelacement des soucis terrestres disparaîtrait la vue des choses d'en haut. Le royaume surnaturel de l'évangile se ramènerait aux limites du royaume d'Israël.

Les laïcs ne seraient pas vraiment les hommes de l'Incarnation, si le clergé ne maintenait pas dans le monde les valeurs de Rédemption. Que demeurerait-il de l'amour-charité, de la pureté et de la spiritualité dans le mariage, si les vierges disparaissaient ? La pensée de Dieu serait-elle encore présente au monde s'il n'y avait des contemplatifs ? L'amour chrétien du monde animerait-il les laïcs si des hommes ne maintenaient, par le renoncement de leur existence, le sens de la gratuité de l'amour, image de l'amour gratuit de Dieu ?

Et les prêtres seraient-ils autant stimulés dans la vie spirituelle de l'apostolat, s'ils n'avaient toujours à être, au milieu des laïcs, ceux qui inlassablement enseignent le royaume à venir ?

Nous pouvons peut-être aller plus loin encore. C'est dans les valeurs de Rédemption que se manifeste en toute sa lumière la vie chrétienne. Quand on a voulu symboliser le christianisme en l'acte qui rassemble en lui éminemment tout le reste, c'est la Croix qui a été choisie : la croix, signe de Rédemption.

Si le prêtre a semblé parfois résumer en lui l'Eglise ; si le religieux a été considéré comme menant la vie parfaite, n'est-ce pas à cause du caractère de Rédemption qui les marque ? Peut-être aucun état de vie ne traduit-il plus exactement la transcendance absolue de Dieu et la gratuité de Son Amour que celui d'hommes dont l'existence n'a de sens, au milieu des renoncements qu'ils s'imposent, que par référence constante à cet « unique nécessaire ».

Lyon. E. ROCHE, S. I.

(26) *1 Jn*, IV, 20.